

toutes ces joies, plus rien ; le vent, d'un soufflé, a jeté par terre tout le feuillage, nous a montré l'arbre nu, ébranlé jusqu'à la racine ; car tel a été le choc de la tempête, qu'elle menaçait d'arracher jusqu'à la racine de l'arbre, maintenant qu'elle a brisé tous les liens qui l'attachaient à la terre. On sont-ils maintenant les amis fardés ? Ou sont-ils ceux qui se rassemblent autour des coupes, autour des tables ? On est-il l'essaim des parasites ? Et le vin sans mélange, versé tout le jour, et les cuisiniers industriels, et les courtisans de l'homme puissant, concertant pour lui plaire toutes leurs actions, tous leurs discours ? C'est tout cela, un songe, le soir du jour a paru, évanouissement ! C'étaient des fleurs de printemps ; le printemps a passé, tout s'est défilé. C'était une ombre, et l'ombre a disparu, c'était un fruit qui s'est gâté ; c'était des bulles d'air qui n'ont pu tenir ; c'était une araignée, on a marché dessus. C'est pourquoi nous répétons cette parole de l'Esprit-Saint, sans nous lasser de la redire : « Vanité des vanités, tout est vanité ! »

C'est pour avoir méconnu cette vérité qu'Éutrope est maintenant dans le malheur. L'orateur ne cherche pas à excuser celui dont il plaide la cause, mais, quelle culpabilité qu'il soit envers Dieu même, c'est à l'Église à lui offrir un refuge contre les menaces d'un peuple qu'on irrité ses injustices et ses vexations. Quel triomphe pour elle de le templeur son plus implacable ennemi humilié devant les autels, et implorant la clémence et la sauve garde du Tout-Puissant qu'il a offensé !

Chrysostome termine en invitant le peuple à se joindre à lui pour obtenir de l'empereur la grâce d'Éutrope en s'appuyant sur cette belle parole du Christ : « Rendez le bien pour le mal. »

L'Hémélie pour Eutrope renferme des invectives d'une crudité si énergique, qu'années d'elles passent les distiches de *Philippiques*. « Le style en est, dit M. Albert, facile, élégant, émouvant, à la portée des plus ignorants comme des plus instruits, peut-être un peu familier et enclin à la diffusion asiatique. » — L'originale *Hémélie sur Eutrope*, dit Fénelon, entre dans les oeuvres et rend les choses sensibles. Elle abonde en pensées hautes et profondes et est, dans son tout, l'œuvre d'un grand orateur. »

Eutrope (INJECTIVES CONTRA), poème satirique de Claudien. La première partie fut composée alors que l'empereur jouissait encore de toute son influence sur l'esprit de l'empereur Arcadius ; la seconde fut écrite après cette misérable disgrâce qui rendue célèbre l'hémélie de saint Jean Chrysostome, qui fut la femme de l'empereur déchu, et jamais la verge du poète n'avait été aussi vigoureuse, jamais son indignation n'était devenue plus éloquent que dans ces vers où le venge à la fois, et Silicon, son protecteur, sans cesse en lutte aux pièges d'Éutrope, et l'Occident, et la grandeur du nom romain, outragé par cette honteuse fortune de l'eunuque. Les vers de Claudien contiennent, en outre, plusieurs tableaux des mœurs orientales, une peinture fort réaliste de la société byzantine, mille détails qui font vivre sous nos yeux cet empire caduc. M. Amédée Thierry a montré, dans ses *Nouveaux récits de l'histoire romaine*, que l'histoire pouvait faire de ces ardeutes satires un usage précieux. Dans le premier livre, Claudien, raconte les misères et les hontes de la jeunesse d'Éutrope ; il le montre, mutilé dès l'enfance, servant bientôt d'un maître brutal, humilié, puis, devenu vicier et ridé avant l'âge, misérable et abandonné, entrant enfin au palais impérial par la protection d'Abundantius, qui l'entraîne, à peine élevé au pouvoir, de faire envoyer en exil. Il peint son étonnante fortune, ses progrès auprès d'Arcadius, enfin l'opprobre de son consulat ; autour de ce personnage, le poète groupe habilement les portraits de ses associés et de ses complices. Celui du général Léon est digne de Juvénal : « Voici venir Léon, Léon au large ventre, dont la main surpasse celle du cyclope et qui déferait une harpe à jeun ; il doit à son pépétin, non à la vaillance, l'honneur insigne de porter le nom du lion. Brave contre les absents, redoutable par la langue, aussi petit d'âme qu'enroué de corps, Léon est l'Ajax que de lauriers dans l'ajustement efféminé de leur chevelure, ou qui, au poème, traquent la chose ou qui les couvre... Ces gens-là n'estiment que Constantinople, n'admirent que leurs palais refêtés dans les eaux du Bosphore, et dont l'objet de leur mépris. L'Italie a leur indifférence. C'est ainsi qu'ils sont Romains ! Mais aussi donnez-leur un

choeur de danse, vous verrez avec quelle grâce ils le conduisent, et, s'il faut diriger un char dans la carrière, ils détièrent les meilleurs cochers. Le peuple, ou plutôt la basse populace a fourni la plupart de ces hommes volants aujourd'hui et chefs de nos armées. On en compte plus d'un qui garde aux pieds et aux jambes l'empreinte des fers qu'il a portés. Ils siègent maintenant parmi nos magistrats, ils rendent la justice, le seau de l'infamie au front, et les stigmates qu'ils étalent à tous les yeux proclament l'indignité de leur fortune. » Pour se faire une idée complète des bassesses et des folies de cette époque, il faut ajouter, d'après quelques historiens, que la fortune d'Éutrope fut comme l'avenement à la vie politique de la classe nombreuse des eunuques, et que quelques ambitieux se multiplièrent eux-mêmes pour mériter la faveur du nouveau ministre. Le second livre raconte les honteuses guerres et la misérable politique de l'eunuque. Il se termine par un violent appel aux armes contre l'eunuque maître du palais. « Si le terrible Silicon oserait combattre un tel ennemi avec l'épée, qu'a-t-il besoin de tirer la sienne ? Que le fouet seul retentisse, et l'on verra se courber des hauts habitués aux châliements. » Ce second livre est précédé d'une préface écrite après la disgrâce d'Éutrope, et dans laquelle éclate la colère méprisante de Claudien. Il le peint revenu de nouveau sur le marché des esclaves à Chypre, et livré à la curiosité haineuse des chrétiens. « Au si jamais eunuque, dit-il en finissant, forme les projets d'Éutrope, qu'il jette les yeux vers Chypre et mette un terme à ses vœux. »

EUTROPIUS s. f. (eu-tro-pi — gr. *eutropia*, bonne nutrition ; de *eu*, bien, et *tropia*, nourriture, de *trepho*, nourrir, qui est pour *terpho*, et se rattache très-probablement à la même racine que *terpho*, rejouer, à savoir la racine sacerdotale, proprement rassasier, se rassasier). Méd. — Son état de la nutrition ; embonpoint.

EUTROPIDE s. m. (eu-tro-pi-dé — du gr. *eu*, bien ; *tropis*, carène). Erpét. Genre de reptiles sauriens formé aux dépens des scinques.

EUTROPIE s. f. (eu-tro-pi — du gr. *eu*, bien ; *tropé*, action de tourner). Moll. Genre de mollusques gastéropodes, réuni aux phasianelles.

EUTROPIE, impératrice romaine, née en Syrie dans le 1^{er} siècle. Elle se maria en secondes nocces à Marcien Hercule, et fut le premier mari de sa fille, Maximiane Théodora, qui fut depuis mariée à Constance Chlore. De son second époux, elle eut deux enfants : Maxence, empereur, et Fausta, qui fut la femme de l'empereur déchu. Après la conversion de Constantin, elle embrassa également le christianisme et se retira en Palestine. Sa petite-fille, Eutrope, qui vivait dans la première moitié du 1^{er} siècle, était fille de Constance Chlore. Elle eut pour fils Népotien, qui se fit proclamer empereur en 320, et fut tué à mort peu après son fils.

damner la formule nestorienne qui admettait en Jésus-Christ deux natures et une seule personne. Mais, contradiction bizarre ! au moment même où l'Église de Rome et l'Église d'Alexandrie, en vertu de l'adhésion aux décrets du concile, Cyrille retracta lui-même sa doctrine et signa, en 433, une autre formule qui enseignait clairement qu'il y a deux natures dans le Christ. Cyrille acheta la condamnation de Nestorius par Jean d'Antioche et ses collègues au prix de cette honteuse palinodie, ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer avec une violence extrême Théodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, les deux principaux appuis de la doctrine des deux natures. Apaisé pour un instant par un compromis si mal exécuté, la querelle se ralluma plus violente que jamais au sujet des opinions d'Eutychès, archimandrite de Constantinople, qu'un synode de Constantinople déposa, en 448, comme spolliariste, parce que, comme Cyrille et l'école d'Alexandrie, il ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature humaine, et parce qu'il refusait toute distinction entre la nature et l'ypostase. Il est vrai que, s'éloignant en cela de la doctrine de Cyrille, il nia d'abord la ressemblance des deux natures, mais, dans notre, sans admettre toutefois qu'elle eût été apportée du ciel, mais il avait plus tard abandonné cette opinion. Léon le Grand, évêque de Rome, approuva la sentence du synode de Chalcédoine, et le concile de Chalcédoine, Constantinople, où il prit toutes les précautions possibles pour tenir la balance égale entre ceux qui admettaient une seule nature dans le Christ, et ceux qui admettaient deux natures. Les Pères s'y livrèrent avec une telle ardeur, que, malgré ses efforts, il penchait en faveur des derniers. Dioscure d'Alexandrie, au contraire, ne put souffrir qu'on condamnât l'indocile Nestorius. Cyrille et il prit vivement le parti d'Eutychès. Il fut donc nécessaire d'assembler, à Ephèse, en 449, un concile qui a été flétri par l'histoire du nom de *brigandage d'Ephèse*. Excités par Dioscure, les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps qu'Eutychès et déclaré innocent.

Après la mort de Théodore ayant donné une autre direction à l'œuvre du concile de Chalcédoine, assemblée par ordre de l'empereur Marcien, condamna *Eutychianisme*. Ce concile, composé de six cent trente évêques, est un des plus importants après celui de Nicée. Il adopta, dans son confession de foi qu'il promulgua l'épître de Léon à Flavien. Ne voulant point détruire d'un côté l'union du divin et de l'humain dans le Christ, c'est-à-dire le principe fondamental du christianisme, en maintenant, comme Nestorius, une séparation permanente entre les deux natures, et, d'un autre côté, évitant de déclarer, comme Eutychès, une absorption de la nature humaine dans la nature divine, il enseigna la dualité des natures, c'est-à-dire un sujet divin et un sujet humain qui doivent être unis, mais qui ne parviendra à concevoir l'unité, comme unité, ni la divinité, comme unité ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu paraît et un homme paraît ont pu s'unir en la personne de Jésus ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu peut avoir dans sa nature intégrité toutes les propriétés de sa nature respective ; ainsi Jésus aurait été à la fois ignorant comme homme et doué de la science infinie comme Dieu. Comment admettent-ils que l'homme, dans la science absolue dans l'unité d'une seule et même conscience ? Il est évident que le symbole de Chalcédoine ouvrait la porte à d'interminables querelles ; car l'esprit humain, à moins de renoncer à l'usage de la raison, doit naturellement se trouver porté, dans son impossibilité de comprendre la théorie orthodoxe, soit à faire absorber la nature humaine par la nature divine, soit à placer la notion de l'unité dans la nature humaine.

Eutychianisme prévalut à Alexandrie et dans l'Égypte, puis en Abyssinie, en Syrie et en Arménie. Mais les eutychiens ne tardèrent pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser.

EUTYCHÈS ou **EUTYCHIUS**, grammairien latin, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il suivit les leçons de Priscien et fit des cours de grammaire à Constantinople. On lui a un traité intitulé : *De discernendis conjugationibus libri II*, publié pour la première fois à Tubinge (1537, in-4^o). L'édition la plus correcte est celle qu'a donnée Lindeman dans le *Corpus grammaticarum antiquarum*.

EUTYCHIANISME s. m. (eu-ti-chi-a-ni-sme). Hist. relig. Hérésie d'Eutychès. — Encycl. Au concile d'Ephèse, tenu en 431 et présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce dernier fit sanctionner par la ruse et la violence la formule alexandrine qui enseignait une seule nature devenue chair, et con-

damner la formule nestorienne qui admettait en Jésus-Christ deux natures et une seule personne. Mais, contradiction bizarre ! au moment même où l'Église de Rome et l'Église d'Alexandrie, en vertu de l'adhésion aux décrets du concile, Cyrille retracta lui-même sa doctrine et signa, en 433, une autre formule qui enseignait clairement qu'il y a deux natures dans le Christ. Cyrille acheta la condamnation de Nestorius par Jean d'Antioche et ses collègues au prix de cette honteuse palinodie, ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer avec une violence extrême Théodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, les deux principaux appuis de la doctrine des deux natures. Apaisé pour un instant par un compromis si mal exécuté, la querelle se ralluma plus violente que jamais au sujet des opinions d'Eutychès, archimandrite de Constantinople, qu'un synode de Constantinople déposa, en 448, comme spolliariste, parce que, comme Cyrille et l'école d'Alexandrie, il ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature humaine, et parce qu'il refusait toute distinction entre la nature et l'ypostase. Il est vrai que, s'éloignant en cela de la doctrine de Cyrille, il nia d'abord la ressemblance des deux natures, mais, dans notre, sans admettre toutefois qu'elle eût été apportée du ciel, mais il avait plus tard abandonné cette opinion. Léon le Grand, évêque de Rome, approuva la sentence du synode de Chalcédoine, et le concile de Chalcédoine, Constantinople, où il prit toutes les précautions possibles pour tenir la balance égale entre ceux qui admettaient une seule nature dans le Christ, et ceux qui admettaient deux natures. Les Pères s'y livrèrent avec une telle ardeur, que, malgré ses efforts, il penchait en faveur des derniers. Dioscure d'Alexandrie, au contraire, ne put souffrir qu'on condamnât l'indocile Nestorius. Cyrille et il prit vivement le parti d'Eutychès. Il fut donc nécessaire d'assembler, à Ephèse, en 449, un concile qui a été flétri par l'histoire du nom de *brigandage d'Ephèse*. Excités par Dioscure, les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps qu'Eutychès et déclaré innocent.

Après la mort de Théodore ayant donné une autre direction à l'œuvre du concile de Chalcédoine, assemblée par ordre de l'empereur Marcien, condamna *Eutychianisme*. Ce concile, composé de six cent trente évêques, est un des plus importants après celui de Nicée. Il adopta, dans son confession de foi qu'il promulgua l'épître de Léon à Flavien. Ne voulant point détruire d'un côté l'union du divin et de l'humain dans le Christ, c'est-à-dire le principe fondamental du christianisme, en maintenant, comme Nestorius, une séparation permanente entre les deux natures, et, d'un autre côté, évitant de déclarer, comme Eutychès, une absorption de la nature humaine dans la nature divine, il enseigna la dualité des natures, c'est-à-dire un sujet divin et un sujet humain qui doivent être unis, mais qui ne parviendra à concevoir l'unité, comme unité, ni la divinité, comme unité ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu paraît et un homme paraît ont pu s'unir en la personne de Jésus ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu peut avoir dans sa nature intégrité toutes les propriétés de sa nature respective ; ainsi Jésus aurait été à la fois ignorant comme homme et doué de la science infinie comme Dieu. Comment admettent-ils que l'homme, dans la science absolue dans l'unité d'une seule et même conscience ? Il est évident que le symbole de Chalcédoine ouvrait la porte à d'interminables querelles ; car l'esprit humain, à moins de renoncer à l'usage de la raison, doit naturellement se trouver porté, dans son impossibilité de comprendre la théorie orthodoxe, soit à faire absorber la nature humaine par la nature divine, soit à placer la notion de l'unité dans la nature humaine.

Eutychianisme prévalut à Alexandrie et dans l'Égypte, puis en Abyssinie, en Syrie et en Arménie. Mais les eutychiens ne tardèrent pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser.

EUTYCHIS ou **EUTYCHIUS**, grammairien latin, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il suivit les leçons de Priscien et fit des cours de grammaire à Constantinople. On lui a un traité intitulé : *De discernendis conjugationibus libri II*, publié pour la première fois à Tubinge (1537, in-4^o). L'édition la plus correcte est celle qu'a donnée Lindeman dans le *Corpus grammaticarum antiquarum*.

EUTYCHIANISME s. m. (eu-ti-chi-a-ni-sme). Hist. relig. Hérésie d'Eutychès. — Encycl. Au concile d'Ephèse, tenu en 431 et présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce dernier fit sanctionner par la ruse et la violence la formule alexandrine qui enseignait une seule nature devenue chair, et con-

tous les attributs de la divinité, notamment l'immortalité. Théodoret de Cyrille, l'empereur Zénon l'isaurien lui-même n'avaient pas été plus heureux. Son *Hécaton*, promulgué en 432, n'avait eu d'autre résultat que de former un nouveau parti. Aux formulés controversées, l'Hécaton avait voulu substituer des formulés plus générales sans rien préciser des deux natures, et avait recommandé le silence sur ces questions subtiles et obscures ; mais, les théologiens s'étaient mis à discuter sur le sens de certains mots ; bien plus, une foule de prêtres, de moines, de laïques, s'étaient séparés de Pierre Moine, patriarche d'Alexandrie, qui avait signé l'Hécaton, et avaient formé une secte nouvelle sous le nom d'*acéphales*. L'insuccès de Zénon ne découragea pas Justilien, mais, au lieu de reconnaître les partis, il ne réussit qu'à soulever une nouvelle querelle, celle des trois chapitres, qui amena la condamnation, par le quatrième concile oecuménique, des écrits d'Ibas d'Édesse, qui avait osé blâmer la condamnation de Cyrille d'Alexandrie, de Théodoret de Cyrille, et de Théodore de Mopsueste, au regardant depuis longtemps comme le véritable auteur de l'Hécaton. Les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps qu'Eutychès et déclaré innocent.

Après la mort de Théodore ayant donné une autre direction à l'œuvre du concile de Chalcédoine, assemblée par ordre de l'empereur Marcien, condamna *Eutychianisme*. Ce concile, composé de six cent trente évêques, est un des plus importants après celui de Nicée. Il adopta, dans son confession de foi qu'il promulgua l'épître de Léon à Flavien. Ne voulant point détruire d'un côté l'union du divin et de l'humain dans le Christ, c'est-à-dire le principe fondamental du christianisme, en maintenant, comme Nestorius, une séparation permanente entre les deux natures, et, d'un autre côté, évitant de déclarer, comme Eutychès, une absorption de la nature humaine dans la nature divine, il enseigna la dualité des natures, c'est-à-dire un sujet divin et un sujet humain qui doivent être unis, mais qui ne parviendra à concevoir l'unité, comme unité, ni la divinité, comme unité ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu paraît et un homme paraît ont pu s'unir en la personne de Jésus ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu peut avoir dans sa nature intégrité toutes les propriétés de sa nature respective ; ainsi Jésus aurait été à la fois ignorant comme homme et doué de la science infinie comme Dieu. Comment admettent-ils que l'homme, dans la science absolue dans l'unité d'une seule et même conscience ? Il est évident que le symbole de Chalcédoine ouvrait la porte à d'interminables querelles ; car l'esprit humain, à moins de renoncer à l'usage de la raison, doit naturellement se trouver porté, dans son impossibilité de comprendre la théorie orthodoxe, soit à faire absorber la nature humaine par la nature divine, soit à placer la notion de l'unité dans la nature humaine.

Eutychianisme prévalut à Alexandrie et dans l'Égypte, puis en Abyssinie, en Syrie et en Arménie. Mais les eutychiens ne tardèrent pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser.

EUTYCHIS ou **EUTYCHIUS**, grammairien latin, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il suivit les leçons de Priscien et fit des cours de grammaire à Constantinople. On lui a un traité intitulé : *De discernendis conjugationibus libri II*, publié pour la première fois à Tubinge (1537, in-4^o). L'édition la plus correcte est celle qu'a donnée Lindeman dans le *Corpus grammaticarum antiquarum*.

EUTYCHIANISME s. m. (eu-ti-chi-a-ni-sme). Hist. relig. Hérésie d'Eutychès. — Encycl. Au concile d'Ephèse, tenu en 431 et présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce dernier fit sanctionner par la ruse et la violence la formule alexandrine qui enseignait une seule nature devenue chair, et con-

damner la formule nestorienne qui admettait en Jésus-Christ deux natures et une seule personne. Mais, contradiction bizarre ! au moment même où l'Église de Rome et l'Église d'Alexandrie, en vertu de l'adhésion aux décrets du concile, Cyrille retracta lui-même sa doctrine et signa, en 433, une autre formule qui enseignait clairement qu'il y a deux natures dans le Christ. Cyrille acheta la condamnation de Nestorius par Jean d'Antioche et ses collègues au prix de cette honteuse palinodie, ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer avec une violence extrême Théodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, les deux principaux appuis de la doctrine des deux natures. Apaisé pour un instant par un compromis si mal exécuté, la querelle se ralluma plus violente que jamais au sujet des opinions d'Eutychès, archimandrite de Constantinople, qu'un synode de Constantinople déposa, en 448, comme spolliariste, parce que, comme Cyrille et l'école d'Alexandrie, il ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature humaine, et parce qu'il refusait toute distinction entre la nature et l'ypostase. Il est vrai que, s'éloignant en cela de la doctrine de Cyrille, il nia d'abord la ressemblance des deux natures, mais, dans notre, sans admettre toutefois qu'elle eût été apportée du ciel, mais il avait plus tard abandonné cette opinion. Léon le Grand, évêque de Rome, approuva la sentence du synode de Chalcédoine, et le concile de Chalcédoine, Constantinople, où il prit toutes les précautions possibles pour tenir la balance égale entre ceux qui admettaient une seule nature dans le Christ, et ceux qui admettaient deux natures. Les Pères s'y livrèrent avec une telle ardeur, que, malgré ses efforts, il penchait en faveur des derniers. Dioscure d'Alexandrie, au contraire, ne put souffrir qu'on condamnât l'indocile Nestorius. Cyrille et il prit vivement le parti d'Eutychès. Il fut donc nécessaire d'assembler, à Ephèse, en 449, un concile qui a été flétri par l'histoire du nom de *brigandage d'Ephèse*. Excités par Dioscure, les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps qu'Eutychès et déclaré innocent.

Après la mort de Théodore ayant donné une autre direction à l'œuvre du concile de Chalcédoine, assemblée par ordre de l'empereur Marcien, condamna *Eutychianisme*. Ce concile, composé de six cent trente évêques, est un des plus importants après celui de Nicée. Il adopta, dans son confession de foi qu'il promulgua l'épître de Léon à Flavien. Ne voulant point détruire d'un côté l'union du divin et de l'humain dans le Christ, c'est-à-dire le principe fondamental du christianisme, en maintenant, comme Nestorius, une séparation permanente entre les deux natures, et, d'un autre côté, évitant de déclarer, comme Eutychès, une absorption de la nature humaine dans la nature divine, il enseigna la dualité des natures, c'est-à-dire un sujet divin et un sujet humain qui doivent être unis, mais qui ne parviendra à concevoir l'unité, comme unité, ni la divinité, comme unité ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu paraît et un homme paraît ont pu s'unir en la personne de Jésus ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu peut avoir dans sa nature intégrité toutes les propriétés de sa nature respective ; ainsi Jésus aurait été à la fois ignorant comme homme et doué de la science infinie comme Dieu. Comment admettent-ils que l'homme, dans la science absolue dans l'unité d'une seule et même conscience ? Il est évident que le symbole de Chalcédoine ouvrait la porte à d'interminables querelles ; car l'esprit humain, à moins de renoncer à l'usage de la raison, doit naturellement se trouver porté, dans son impossibilité de comprendre la théorie orthodoxe, soit à faire absorber la nature humaine par la nature divine, soit à placer la notion de l'unité dans la nature humaine.

Eutychianisme prévalut à Alexandrie et dans l'Égypte, puis en Abyssinie, en Syrie et en Arménie. Mais les eutychiens ne tardèrent pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser.

EUTYCHIS ou **EUTYCHIUS**, grammairien latin, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il suivit les leçons de Priscien et fit des cours de grammaire à Constantinople. On lui a un traité intitulé : *De discernendis conjugationibus libri II*, publié pour la première fois à Tubinge (1537, in-4^o). L'édition la plus correcte est celle qu'a donnée Lindeman dans le *Corpus grammaticarum antiquarum*.

EUTYCHIANISME s. m. (eu-ti-chi-a-ni-sme). Hist. relig. Hérésie d'Eutychès. — Encycl. Au concile d'Ephèse, tenu en 431 et présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce dernier fit sanctionner par la ruse et la violence la formule alexandrine qui enseignait une seule nature devenue chair, et con-

tous les attributs de la divinité, notamment l'immortalité. Théodoret de Cyrille, l'empereur Zénon l'isaurien lui-même n'avaient pas été plus heureux. Son *Hécaton*, promulgué en 432, n'avait eu d'autre résultat que de former un nouveau parti. Aux formulés controversées, l'Hécaton avait voulu substituer des formulés plus générales sans rien préciser des deux natures, et avait recommandé le silence sur ces questions subtiles et obscures ; mais, les théologiens s'étaient mis à discuter sur le sens de certains mots ; bien plus, une foule de prêtres, de moines, de laïques, s'étaient séparés de Pierre Moine, patriarche d'Alexandrie, qui avait signé l'Hécaton, et avaient formé une secte nouvelle sous le nom d'*acéphales*. L'insuccès de Zénon ne découragea pas Justilien, mais, au lieu de reconnaître les partis, il ne réussit qu'à soulever une nouvelle querelle, celle des trois chapitres, qui amena la condamnation, par le quatrième concile oecuménique, des écrits d'Ibas d'Édesse, qui avait osé blâmer la condamnation de Cyrille d'Alexandrie, de Théodoret de Cyrille, et de Théodore de Mopsueste, au regardant depuis longtemps comme le véritable auteur de l'Hécaton. Les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps qu'Eutychès et déclaré innocent.

Après la mort de Théodore ayant donné une autre direction à l'œuvre du concile de Chalcédoine, assemblée par ordre de l'empereur Marcien, condamna *Eutychianisme*. Ce concile, composé de six cent trente évêques, est un des plus importants après celui de Nicée. Il adopta, dans son confession de foi qu'il promulgua l'épître de Léon à Flavien. Ne voulant point détruire d'un côté l'union du divin et de l'humain dans le Christ, c'est-à-dire le principe fondamental du christianisme, en maintenant, comme Nestorius, une séparation permanente entre les deux natures, et, d'un autre côté, évitant de déclarer, comme Eutychès, une absorption de la nature humaine dans la nature divine, il enseigna la dualité des natures, c'est-à-dire un sujet divin et un sujet humain qui doivent être unis, mais qui ne parviendra à concevoir l'unité, comme unité, ni la divinité, comme unité ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu paraît et un homme paraît ont pu s'unir en la personne de Jésus ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu peut avoir dans sa nature intégrité toutes les propriétés de sa nature respective ; ainsi Jésus aurait été à la fois ignorant comme homme et doué de la science infinie comme Dieu. Comment admettent-ils que l'homme, dans la science absolue dans l'unité d'une seule et même conscience ? Il est évident que le symbole de Chalcédoine ouvrait la porte à d'interminables querelles ; car l'esprit humain, à moins de renoncer à l'usage de la raison, doit naturellement se trouver porté, dans son impossibilité de comprendre la théorie orthodoxe, soit à faire absorber la nature humaine par la nature divine, soit à placer la notion de l'unité dans la nature humaine.

Eutychianisme prévalut à Alexandrie et dans l'Égypte, puis en Abyssinie, en Syrie et en Arménie. Mais les eutychiens ne tardèrent pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser.

EUTYCHIS ou **EUTYCHIUS**, grammairien latin, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il suivit les leçons de Priscien et fit des cours de grammaire à Constantinople. On lui a un traité intitulé : *De discernendis conjugationibus libri II*, publié pour la première fois à Tubinge (1537, in-4^o). L'édition la plus correcte est celle qu'a donnée Lindeman dans le *Corpus grammaticarum antiquarum*.

EUTYCHIANISME s. m. (eu-ti-chi-a-ni-sme). Hist. relig. Hérésie d'Eutychès. — Encycl. Au concile d'Ephèse, tenu en 431 et présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce dernier fit sanctionner par la ruse et la violence la formule alexandrine qui enseignait une seule nature devenue chair, et con-

damner la formule nestorienne qui admettait en Jésus-Christ deux natures et une seule personne. Mais, contradiction bizarre ! au moment même où l'Église de Rome et l'Église d'Alexandrie, en vertu de l'adhésion aux décrets du concile, Cyrille retracta lui-même sa doctrine et signa, en 433, une autre formule qui enseignait clairement qu'il y a deux natures dans le Christ. Cyrille acheta la condamnation de Nestorius par Jean d'Antioche et ses collègues au prix de cette honteuse palinodie, ce qui ne l'empêcha pas d'attaquer avec une violence extrême Théodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, les deux principaux appuis de la doctrine des deux natures. Apaisé pour un instant par un compromis si mal exécuté, la querelle se ralluma plus violente que jamais au sujet des opinions d'Eutychès, archimandrite de Constantinople, qu'un synode de Constantinople déposa, en 448, comme spolliariste, parce que, comme Cyrille et l'école d'Alexandrie, il ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature humaine, et parce qu'il refusait toute distinction entre la nature et l'ypostase. Il est vrai que, s'éloignant en cela de la doctrine de Cyrille, il nia d'abord la ressemblance des deux natures, mais, dans notre, sans admettre toutefois qu'elle eût été apportée du ciel, mais il avait plus tard abandonné cette opinion. Léon le Grand, évêque de Rome, approuva la sentence du synode de Chalcédoine, et le concile de Chalcédoine, Constantinople, où il prit toutes les précautions possibles pour tenir la balance égale entre ceux qui admettaient une seule nature dans le Christ, et ceux qui admettaient deux natures. Les Pères s'y livrèrent avec une telle ardeur, que, malgré ses efforts, il penchait en faveur des derniers. Dioscure d'Alexandrie, au contraire, ne put souffrir qu'on condamnât l'indocile Nestorius. Cyrille et il prit vivement le parti d'Eutychès. Il fut donc nécessaire d'assembler, à Ephèse, en 449, un concile qui a été flétri par l'histoire du nom de *brigandage d'Ephèse*. Excités par Dioscure, les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps qu'Eutychès et déclaré innocent.

Après la mort de Théodore ayant donné une autre direction à l'œuvre du concile de Chalcédoine, assemblée par ordre de l'empereur Marcien, condamna *Eutychianisme*. Ce concile, composé de six cent trente évêques, est un des plus importants après celui de Nicée. Il adopta, dans son confession de foi qu'il promulgua l'épître de Léon à Flavien. Ne voulant point détruire d'un côté l'union du divin et de l'humain dans le Christ, c'est-à-dire le principe fondamental du christianisme, en maintenant, comme Nestorius, une séparation permanente entre les deux natures, et, d'un autre côté, évitant de déclarer, comme Eutychès, une absorption de la nature humaine dans la nature divine, il enseigna la dualité des natures, c'est-à-dire un sujet divin et un sujet humain qui doivent être unis, mais qui ne parviendra à concevoir l'unité, comme unité, ni la divinité, comme unité ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu paraît et un homme paraît ont pu s'unir en la personne de Jésus ; jamais elle ne comprendra comment un Dieu peut avoir dans sa nature intégrité toutes les propriétés de sa nature respective ; ainsi Jésus aurait été à la fois ignorant comme homme et doué de la science infinie comme Dieu. Comment admettent-ils que l'homme, dans la science absolue dans l'unité d'une seule et même conscience ? Il est évident que le symbole de Chalcédoine ouvrait la porte à d'interminables querelles ; car l'esprit humain, à moins de renoncer à l'usage de la raison, doit naturellement se trouver porté, dans son impossibilité de comprendre la théorie orthodoxe, soit à faire absorber la nature humaine par la nature divine, soit à placer la notion de l'unité dans la nature humaine.

Eutychianisme prévalut à Alexandrie et dans l'Égypte, puis en Abyssinie, en Syrie et en Arménie. Mais les eutychiens ne tardèrent pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser. Les uns, les phibartocites, ayant à leur tête Sévère, ancien évêque d'Antioche, enseignaient que Jésus a pris un corps semblable en tout à nôtre, et fut, par conséquent, pas à se diviser.

EUTYCHIS ou **EUTYCHIUS**, grammairien latin, qui vivait au 1^{er} siècle de notre ère. Il suivit les leçons de Priscien et fit des cours de grammaire à Constantinople. On lui a un traité intitulé : *De discernendis conjugationibus libri II*, publié pour la première fois à Tubinge (1537, in-4^o). L'édition la plus correcte est celle qu'a donnée Lindeman dans le *Corpus grammaticarum antiquarum*.

EUTYCHIANISME s. m. (eu-ti-chi-a-ni-sme). Hist. relig. Hérésie d'Eutychès. — Encycl. Au concile d'Ephèse, tenu en 431 et présidé par Cyrille, évêque d'Alexandrie, ce dernier fit sanctionner par la ruse et la violence la formule alexandrine qui enseignait une seule nature devenue chair, et con-

tous les attributs de la divinité, notamment l'immortalité. Théodoret de Cyrille, l'empereur Zénon l'isaurien lui-même n'avaient pas été plus heureux. Son *Hécaton*, promulgué en 432, n'avait eu d'autre résultat que de former un nouveau parti. Aux formulés controversées, l'Hécaton avait voulu substituer des formulés plus générales sans rien préciser des deux natures, et avait recommandé le silence sur ces questions subtiles et obscures ; mais, les théologiens s'étaient mis à discuter sur le sens de certains mots ; bien plus, une foule de prêtres, de moines, de laïques, s'étaient séparés de Pierre Moine, patriarche d'Alexandrie, qui avait signé l'Hécaton, et avaient formé une secte nouvelle sous le nom d'*acéphales*. L'insuccès de Zénon ne découragea pas Justilien, mais, au lieu de reconnaître les partis, il ne réussit qu'à soulever une nouvelle querelle, celle des trois chapitres, qui amena la condamnation, par le quatrième concile oecuménique, des écrits d'Ibas d'Édesse, qui avait osé blâmer la condamnation de Cyrille d'Alexandrie, de Théodoret de Cyrille, et de Théodore de Mopsueste, au regardant depuis longtemps comme le véritable auteur de l'Hécaton. Les Pères s'y livrèrent à des plus brutales violences ; tout examen fut à peu près impossible, et Flavien fut déposé en même temps

la terre; mais, à mesure qu'il avance dans sa description, les apparitions célestes de choses de plus en plus singulières :
On voit en l'air chevauchant un géant.
Des uti ai en, de sérénité.
De lou vaïrou, de malrusangie
Dedans sa chair Sganarel, etc.
On voit en l'air des chevaux qui piaffent,
— Des outils à c., des serinages., des coups-garons, des mesurines, — Dedans sa chair Sganarelle., ; bref, toute la cohue des héros grotesques du moyen âge.
Le côté érotique ne pouvait manquer, quelque déplacé qu'il fût en pareille matière; mais, quand on s'appelle Piron! Dans la sacrabande infernale qui galope dans les airs, le facétieux apothicaire voit « Galien restauré, » qui pourrait :

De roi Hugon la jeune fille,
Non pas un malin greu soubtille
Ma an vigoureux combatant,
An li fican bé vaillaman
An ène né dote latré.

« Du roi Hugon la jeune fille... Non pas en amoureux transit... Mais en vigoureux combattant, bien vaillamment... En une nuit douze volées de coups... Après ces écarts étranges, l'auteur termine pieusement son poème comme il l'a commencé, en recommandant à ses deux patrons, à savoir :

... De Jésus-Christ la grand-mère,
Sainte Anne, et puis au grand sain RO.

« A sainte Anne, la grand-mère de Jésus-Christ, et puis au grand saint Roch, qui, en 1315, s'était rendu en Italie pour soigner les malades frappés de la peste).

ÉVALUABLE adj. (é-va-lu-a-ble — rad. évaluer). Qu'on peut évaluer; qui peut être évalué : Quantité évaluable.

ÉVALUATEUR s. m. (é-va-lu-a-teur — rad. évaluer). Ce qui sert à évaluer, à déterminer la valeur des choses : Le métal est toujours pris pour ÉVALUATEUR commun des produits. (Froudh.)

ÉVALUATION s. f. (é-va-lu-a-si-on — rad. évaluer). Estimation de la valeur, du prix des choses : Faire l'ÉVALUATION des pertes occasionnées par un incendie. Faire l'ÉVALUATION des marchandises d'un magasin. « Calcul par lequel on cherche en unités d'une autre espèce les valeurs exprimées par une espèce d'unité : Le peu d'unité dans les mesures met continuellement dans la nécessité de faire des ÉVALUATIONS. (Condill.) » Se dit particulièrement de la fixation de la valeur des monnaies.

— Econ. polit. *Évaluation des sommes historiques*. Détermination de la valeur relative des choses aux diverses époques et chez les divers peuples.

— Encycl. *Évaluation des monnaies*. On donne ce nom à la fixation de la valeur des monnaies, en tenant compte : 1° de la taille ou nombre de pièces frappées au kilogramme; 2° du titre de ces espèces; 3° de la valeur du kilogramme de métal pur. V. MONNAIE.

ÉVALUÉ, ÉE (é-va-lu-é) part. passé du v. Évaluer. Estimé, apprécié, jugé quant à la valeur, au prix, à la quantité : La population générale du globe est évaluée de onze à douze cents millions. (Chateaub.)

ÉVALUER v. a. ou tr. (é-va-lu-é — du préf. é-, et du part. passé val.) Prêter un tréma sur l'un des deux prem. pers. pl. de l'imp. de l'ind. et du prés. du subj. : Nous évaluons, qui nous évalués. Estimer la valeur, apprécier, fixer approximativement le prix ou le nombre de : ÉVALUER une marchandise. ÉVALUER un tableau. ÉVALUER une perte. ÉVALUER la population d'une contrée. C'est un calcul très exact que d'ÉVALUER les tonneaux en argent et les pertes des souverains. (J.-J. Rousseau.) ÉVALUER une chose, c'est déclarer qu'elle doit être estimée autant qu'une autre qu'on désigne. (J.-B. Say.) On évalue à plus de 300 millions les biens réquis par le clergé. (Froudh.)

— Fig. Proportionner, apprécier par autre chose : La justice du vulgaire, dont la mesure du sang versé. (Foussanel.)

ÉVALUER v. pr. Être évalué : Les produits s'éVALUAIENT par des produits ou leur représentation, qui est l'argent.

— Syn. Évaluer, apprécier, estimer, etc. V. APPRÉCIER.

ÉVALUÉ adj. (é-va-lu-é — du préf. privat. é-, et de valere). Bot. Qui est dépourvu de valeur : Pétiole évalué.

ÉVANDRE s. f. (é-va-n-dre — du gr. év, bien; aner, andros, mâle). Bot. Genre de plantes, de la famille des cyperacées, comprenant plusieurs espèces, qui croissent dans les marais de l'Australie.

ÉVANDRE, le dieu de l'Évangile, fils, suivant les uns, de Mercure et d'une nymphe arcadienne, suivant d'autres, d'Échécube et de Timandra. A la suite d'une émeute, d'après une tradition, après avoir tué son père, d'après une autre, il dut quitter la ville de Pallante, en Arcadie, et se rendit en Italie, soixante ans environ avant la guerre de Troie, avec une colonie de Pélasges, battit et tua Héracles, roi de Préneste, s'établit avec

ses compatriotes dans le Latium (vers 1300 av. J.-C.), et bâtit sur les bords du Tibre, au pied du mont Aventin, le lieu où laquelle il donna le nom de Pallante (du nom de son fils Pallas). Les légendes romaines le représentent comme un civilisateur, enseignant aux Latins l'usage de l'alphabet, les arts agricoles, la musique, adoucissant leurs mœurs farouches par des lois plus humaines, et introduisant parmi eux le culte de Pan, de Pan d'Hercule, de Cérés, etc. Dans l'Énéide, Virgile a mis en rapport Evandre avec Enée, qui trouve auprès du chef pélasge un accueil favorable et s'allie avec lui contre les Latins. Les honneurs divins étaient rendus à Evandre par les habitants de Pallante, en Arcadie.

EVANGELI (Antoine), écrivain italien, né à Cividale (Frioul) en 1742, mort à Venise en 1805. Il appartenait à l'ordre des religieux somasques. Il professa la littérature à Rome, à Venise et à Padoue, fut membre de l'Académie des Arcades et devint fou dans les dernières années de sa vie. Dans un accès de délire, il détruisit les matériaux qu'il avait réunis pour écrire une histoire littéraire de sa ville natale. Il a écrit : *Anor musico poemeto in otavata rima* (Padoue, 1776), poème plein d'élegance et de goût; *Poesie liriche della Bibbia, espote in versi italiani* (Padoue, 1793); une douzaine de vers latins de *Simetide* et de campagne de Gray (1772), etc. On lui doit, en outre, la publication d'un recueil intitulé : *Scelta d'orazioni italiane de' migliori scrittori* (Venise, 1793, 2 vol. in-80).

ÉVANGÉLAIRE s. m. (é-va-n-jé-lé-ère — de évangelium). Livre vivant de la Bible contenant les évangiles de toutes les messes de l'année.

ÉVANGÉLIES s. f. pl. (é-va-n-jé-lé — gr. euaggelion; de eu, bien, et aggelion, message, nouvelle). Antiq. gr. Texte célébré à l'occasion d'une bonne nouvelle. Les quatre Éphésiens célébraient en souvenir de la découverte des carrières de marbre d'où furent extraits les matériaux du temple d'Éphèse.

ÉVANGÉLINE, conte d'Acadie, poème anglo-américain de W. Washworth-Longfellow (1847). La scène et les acteurs sont en partie fictifs, l'œuvre poétique la plus remarquable (avec *Hiawatha*, du même auteur) de la littérature anglo-américaine, appartenant, comme l'indique le début, aux solitudes primitives de la Nouvelle-Écosse et de la Nouvelle-France. *Évangelina* est un roman écrit en vers hexamètres et en langue anglaise sur un sujet français et historique, orné de couleurs mythologiques et romanesques par un Américain des États-Unis. On se rappelle la cession, vers le milieu du siècle dernier, de la colonie française de l'Acadie aux Anglais et la transportation en ce pays de tous les habitants de ce territoire, si cruellement exécutée d'après l'ordre du ministre Chatham (1755). Nous n'entrions pas ici dans l'analyse de ce charmant ouvrage : cela nous mènerait trop loin; nous nous contenterons de cette courte appréciation, empruntée à l'un de nos plus savants critiques : « Comme idylle américaine, dit M. Philartéte Charles, le poème de M. Longfellow est admirable, ce qui manque à l'œuvre, c'est l'analyse, la naissance et le progrès de cette affection mutuelle ne sont point indiqués. Il semble que toute l'ardeur d'inspiration dont l'écrivain dispose ne puisse s'épancher sur le pays mar, le cœur si sincère que cette nature sublime et vierge qu'il environne. »

ÉVANGÉLIQUE adj. (é-va-n-jé-lé-que — rad. Évangile). Qui appartient, qui a rapport à l'Évangile, qui est contenu dans l'Évangile : Doctrine ÉVANGÉLIQUE. Parole ÉVANGÉLIQUE. Toute la morale ÉVANGÉLIQUE repose sur l'acquisition de l'homme et non sur sa volonté propre. (Ballanche.) Le génie ÉVANGÉLIQUE est éminemment favorable à la liberté. (Chateaub.) Il n'y a pas de bien qui n'emprunte sa force morale au principe ÉVANGÉLIQUE du dévouement. (Théry.) La pauvreté ÉVANGÉLIQUE est le terme opposé à la cupidité humaine. (Le P. Félix.) L'honneur produit des actes de bienfaisance que l'ÉVANGÉLIQUE charité ne surpassa jamais. (A. de Vigny.) Qui conforme sa conduite aux préceptes moraux de l'Évangile : Tout clergé pauvre est ÉVANGÉLIQUE, tout clergé riche est mondain. (V. Hugo.)

— Hist. relig. Qui appartient à la religion réformée : Ministre ÉVANGÉLIQUE. Culte ÉVANGÉLIQUE. Temple ÉVANGÉLIQUE. La Suisse a des cantons catholiques et des cantons ÉVANGÉLIQUES. (Acad.) Se dit également d'une Église formée en Allemagne par la division du culte luthérien et du culte calviniste.

ÉVANGÉLIQUEMENT adv. (é-va-n-jé-lé-que-man — rad. évangelique). D'une manière évangelique : Se conduire ÉVANGÉLIQUEMENT.

ÉVANGÉLISATION s. f. (é-va-n-jé-lé-izasi-on — rad. évangéliser). Action d'évangéliser, de prêcher l'Évangile, le résultat de cette action : Travailler à l'ÉVANGÉLISATION d'un pays.

ÉVANGÉLISÉ, ÉE (é-va-n-jé-lé-zé) part. passé du v. Évangéliser : Pays ÉVANGÉLISÉ.

ÉVANGÉLISER v. a. ou tr. (é-va-n-jé-lé-izé — du lat. Evangelium, Évangile). Prêcher l'Évangile à l'ÉVANGÉLISER les infidèles. Les ÉVANGÉLISER dans le Japon. (Acad.) Les popes ÉVAN-

GÉLISER à Saint-Pétersbourg, comme les châ-mas mahometistes à Constantinople. (Chateaub.)

— Anc. pratiq. *Évangéliser un sac*, Vérifier une procédure.

ÉVANGÉLISME s. m. (é-va-n-jé-lé-isme — du lat. Evangelium, Évangile). Nom de la fête de l'Annocation chez les Grecs.

— Hist. relig. Doctrines de l'Église évangelique.

ÉVANGÉLISTE s. m. (é-va-n-jé-lé-iste — rad. Évangile). Auteur de l'un des quatre Évangiles canoniques : Les ÉVANGÉLISTES sont : saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. (Acad.) Qu'importe que les ÉVANGÉLISTES diffèrent entre eux, si l'Évangile est toujours d'accord avec lui-même, si dans les paroles du Christ brûle toujours la flamme de l'éternelle vérité? (E. Laboulaye.)

Se dit pour PRÉDICATEUR dans les livres saints.

— Liturg. Prêtre chargé de chanter l'Évangile, ou de réciter les évangiles sur les saints sacrements, sur les croix, sur les protestants, Ecclésiastiques qui assiste le pasteur.

— Nom que l'on donnait anciennement à de petits marchands forains établis au coin des rues de Paris, et dont la principale industrie consistait à indiquer les adresses aux passants.

— Nom que l'on donnait à la personne chargée de vérifier le scrutin dans une assemblée délibérante quelconque.

— Anc. pratiq. Nom que l'on donnait au conseiller qui était chargé d'un procès pendant que le rapporteur lisait les pièces.

— Encycl. Iconogr. Les monuments primitifs du christianisme, ou l'allégorie faite une si grande place, représentent assez fréquemment le Christ en personne ou sous la figure de l'agneau, placé sur un monticule d'où s'échappent quatre cours d'eau; ces cours d'eau sont le symbole des quatre Évangélistes qui, émanés du Rédempteur, véritablement l'eau vivante de la grâce, se répandent sur toute la terre. Les Évangélistes eux-mêmes furent désignés, dans la suite, par quatre signes emblématiques : un jeune homme, un lion, un taureau et un aigle; c'est à l'Apocalypse de saint Jean, qui en a puise lui-même l'idée dans Eséchiel, que le symbolisme chrétien emprunta ces quatre figures. « Je vis autour du trône de l'Agneau quatre animaux, dit Jean; le premier était semblable à un lion, le second à un taureau, le troisième avait le visage d'un homme et le quatrième ressemblait à un aigle qui vole. Les Peres de l'Église ne sont pas d'accord sur la signification de ces figures; les uns prétendent qu'elles expriment un monticule à chacun des évangélistes; les autres, qu'elles se rapportent à Jésus-Christ et fastent usion aux diverses phases de sa vie mortelle. Quel qu'il en soit, il est à peu près certain, comme l'a fait remarquer l'abbé Martigny, que la représentation des quatre animaux comme symboles des évangélistes ne fut pas adoptée avant le vi^e siècle; il n'en existe pas de traces avant ce siècle. On publie en sa grand nombre par Buonarroti et récemment par le P. Garrucci, non plus que dans les fresques des cimetières romains ni dans les sculptures des sarcophages.

A partir du vi^e siècle, les animaux symboliques des évangélistes apparaissent fréquemment dans les monuments chrétiens; on en trouve de nombreux exemples dans les mosaïques et dans les peintures de Ravenne. Assez communément, ils ont le nimbe, comme dans la mosaïque de l'arc triomphal de Saint-Paul, sur la voie d'Ostie, datant du milieu du vi^e siècle, et aussi dans celle du grand arc de la basilique Libérienne, qui est de la même époque. Le musée de Cluny possède une plaque de couverture d'évangélaire, enivoire sculpté, du x^e siècle, où figurent le lion et le taureau, tous deux nimbes; il est probable que l'autre plaque, qui est perdue, offrait les images de l'homme et de l'aigle, également nimbes. Ces deux dernières figures sont les seules qui apparaissent avec le nimbe sur la fameuse croix mozarbe de Velletri. Dans les mosaïques de Saint-Vital de Ravenne, exécutées vers l'an 557, et dans celles de l'oratoire de Saint-Venance et de l'Église Sainte-Euphémie, à Rome, on trouve le lion et le taureau, le nimbe est réservé à l'homme.

Parfois les animaux symboliques portent les livres des Évangiles; c'est ce qui se voit notamment dans le nimbe de l'Église de Saint-Côme et Saint-Damien (à Ravenne), et dans celle de Saint-Apollinaire in classe (vers 567), à Ravenne.

Ordre dans lequel se présentent ces emblèmes varie beaucoup dans les différents monuments, probablement plutôt selon le caprice des artistes, dit M. Martigny, que par suite d'une intention symbolique. Dans la mosaïque de Sainte-Sabine, à Rome, exécutée par l'ordre de saint Césaire, en 434, l'aigle occupe la première place, le lion la seconde, l'homme la troisième, le veau ou taureau la quatrième. Ces figures symboliques sont souvent rapprochées des images mêmes des évangélistes; en ce cas, l'homme est ordinairement attribué à saint Matthieu, le lion à saint Marc, le taureau à saint Luc, l'aigle à saint Jean; tel est l'ordre suivi dans les

mosaïques de Saint-Vital de Ravenne, dans les miniatures d'un évangélaire du xiv^e ou du xiii^e siècle, provenant de l'abbaye de Cyoing et appartenant à la bibliothèque de Lille; et dans une foule d'autres monuments plus ou moins anciens. Mais (Bossi) La religion des courtisans est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est la leur loi et leur ÉVANGILE. (Mass.) Diviser pour régner est l'ÉVANGILE des rois. (Colins.) Beaucoup de gens parlent sans croquer et espèrent en un ÉVANGILE social. (Froudh.)

— Loc. fam. Croire une chose comme l'Évangile, Y croire très-fortement. « Cela est vrai comme tout l'Évangile, Cela est tel, parole d'Évangile, Cela est tout à fait certain, Vous pouvez le croire; tout ce qu'il dit est mot d'ÉVANGILE. L'Évangile du jour, Chose dont tout le monde s'entretient.

— Liturg. Passage des Évangiles que le prêtre lit vers le commencement de la messe; moment de la messe où le prêtre lit ce passage : On lit l'ÉVANGILE à la gauche de l'autel. Plusieurs croient que celui qui arrive après l'ÉVANGILE a manqué la messe. « Premier Évangile, Celui que nous venons de désigner. « Second Évangile, Passage des Évangiles que l'on lit à la fin de la messe, et qui est presque toujours le commencement de l'Évangile de saint Jean. « Petit Évangile, Sorte d'amulette que les Grecs portaient autrefois sur eux et qui contenait des passages de l'Évangile. « Lire l'Évangile, donner l'Évangile à quelqu'un. Lui lire le commencement de l'Évangile de saint Jean, après lui avoir mis le bout d'une étoile sur la tête. (1230) de la même époque, et une grande croix en bois (n^o 1973) du xvi^e siècle, provenant d'ancienne chartrouse de Dijon, où les animaux symboliques sont représentés, Pacassi (De cultu sancti Joan. Bapt., p. 163) a publié une médaille de bronze qui porte sur l'une de ses faces les figures de l'homme et de l'aigle, avec les noms de saint Matthieu et de saint Jean, et, sur l'autre, le lion et le taureau, accompagnés des noms de Marc et de Luc. Chacun de ces deux groupes est séparé par une croix et la tête de chacun des animaux est surmontée d'une étoile.

Dans l'Église Saint-Etienne de Bologne, et dans une très-ancienne Église d'Aquila, les têtes des animaux symboliques sont placées sur des corps humains couverts des vêtements ordinaires dits apostoliques.

— Rem. Évangile prend un E majuscule quand il désigne la doctrine de Jésus-Christ; ou les livres qui la contiennent; et e minuscule quand il signifie un passage des Évangiles lu par le prêtre qui célèbre la messe. Le genre du mot Évangile a varié; Boileau l'a fait féminin :

L'Évangile au chrétien ne dit aucun lieu : Sois dévot; elle dit : Sois doux, simple, équitable.

— Encycl. I. ÉVANGILES CANONIQUES. Les Évangiles canoniques selon la tradition orthodoxe. La foi chrétienne a pour base l'Évangile, c'est-à-dire l'histoire de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ. Or, l'Évangile est gravé par A. Viviani dans la Pinacothèque de Venise, publiée par Zanotto.

Les évangélistes eux-mêmes ont été très-souvent représentés dans des fresques, des tableaux mobiles, des vitraux, des sculptures, des estampes, etc. Nous ne donnerons pas ici la description de ces ouvrages, qui n'offrent pas de nouvelles relations, mais des renouveau au point de vue iconographique. On trouvera, au nom de chacun des évangélistes, des renseignements sur la manière dont les artistes ont représenté, tant isolément, que groupés, ces quatre personnages de l'histoire sacrée.

ÉVANGÉLISTE (les de l'), groupe d'îlots rochers de l'Amérique méridionale, sur la côte occidentale de la Patagonie, par 52° 24' de lat. S. et 77° 27' de long. O. Le groupe se compose de quatre îlots principaux et de quelques rochers et îlots isolés, qui sont tous escarpés et stériles, et ne sont habités que par les veaux marins et les oiseaux de mer. L'un des îlots offre cependant une sorte de rade, et tout l'entour l'existe d'excellents ancrages. Ils ont une certaine importance pour les navigateurs, auxquels ils indiquent l'entrée occidentale du détroit de Magellan, située à peu de distance.

ÉVANGILE s. m. (é-va-n-jé-lé — lat. evangelium, gr. euaggelion, bonne nouvelle, mot formé de eu, bien, et aggelion, annoncer, dire). Nom donné, au début de son livre, à l'apôtre Pierre mentionne comme son disciple, dans la première épître qui porte son nom, et que plusieurs identifient d'ailleurs avec Marc, disciple de Paul, qui suivit cet apôtre à Rome et resta fidèlement auprès de lui pendant sa captivité. Suivant la tradition, l'Évangile de Marc avait été rédigé en grec, à Rome, à l'aide des renseignements que l'auteur avait recueillis de la bouche de saint Pierre; il avait été publié après la mort de l'apôtre, suivant les uns, de son vivant suivant les autres, soit avec son consentement tacite, soit même avec son autorisation expresse. Saint Jérôme va jusqu'à dire que l'Évangile de Marc est l'Évangile de Pierre lui-même. En admettant qu'il ait été écrit vers l'époque présumée de la mort des apôtres saint Pierre et saint Paul, on trouve, pour l'intervalle écoulé entre la mort du Christ et la composition de l'Évangile selon Marc, un intervalle d'environ trente ans.

L'auteur du troisième Évangile nous apprend lui-même, au début de son livre, qu'il a composé d'après les renseignements de ceux qui ont été, des origines, les témoins des faits et les ministres de la parole. « Suivant la tradition, cet auteur serait Luc, disciple et compagnon de Paul, que nous trouvons nommés dans plusieurs lettres de l'apôtre. D'après l'une de ces lettres, Luc aurait accompagné Paul jusqu'à Rome et aurait, ainsi que Marc, assisté pendant sa captivité. Suivant quelques auteurs, Luc, dans son Évangile, n'aurait fait que fixer par l'écriture l'Évangile oral de Paul, et on ne peut nier qu'il ne se trouve en effet dans le troisième Évangile, quant à l'esprit et même quant à la lettre, des points de ressemblance avec ce que nous possédons des écrits de l'apôtre. La tradition ne fournit, d'ailleurs, aucune donnée

une grande question de savoir quels sont les premiers ÉVANGÉLISTES. (Volt.)

— Fig. Code, loi sacrée, règle immuable : L'intérêt et les passions nous ont fait un ÉVANGILE nouveau que Jésus-Christ ne connaît plus. (Bossi) La religion des courtisans est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est la leur loi et leur ÉVANGILE. (Mass.) Diviser pour régner est l'ÉVANGILE des rois. (Colins.) Beaucoup de gens parlent sans croquer et espèrent en un ÉVANGILE social. (Froudh.)

— Loc. fam. Croire une chose comme l'Évangile, Y croire très-fortement. « Cela est vrai comme tout l'Évangile, Cela est tel, parole d'Évangile, Cela est tout à fait certain, Vous pouvez le croire; tout ce qu'il dit est mot d'ÉVANGILE. L'Évangile du jour, Chose dont tout le monde s'entretient.

— Liturg. Passage des Évangiles que le prêtre lit vers le commencement de la messe; moment de la messe où le prêtre lit ce passage : On lit l'ÉVANGILE à la gauche de l'autel. Plusieurs croient que celui qui arrive après l'ÉVANGILE a manqué la messe. « Premier Évangile, Celui que nous venons de désigner. « Second Évangile, Passage des Évangiles que l'on lit à la fin de la messe, et qui est presque toujours le commencement de l'Évangile de saint Jean. « Petit Évangile, Sorte d'amulette que les Grecs portaient autrefois sur eux et qui contenait des passages de l'Évangile. « Lire l'Évangile, donner l'Évangile à quelqu'un. Lui lire le commencement de l'Évangile de saint Jean, après lui avoir mis le bout d'une étoile sur la tête. (1230) de la même époque, et une grande croix en bois (n^o 1973) du xvi^e siècle, provenant d'ancienne chartrouse de Dijon, où les animaux symboliques sont représentés, Pacassi (De cultu sancti Joan. Bapt., p. 163) a publié une médaille de bronze qui porte sur l'une de ses faces les figures de l'homme et de l'aigle, avec les noms de saint Matthieu et de saint Jean, et, sur l'autre, le lion et le taureau, accompagnés des noms de Marc et de Luc. Chacun de ces deux groupes est séparé par une croix et la tête de chacun des animaux est surmontée d'une étoile.

Dans l'Église Saint-Etienne de Bologne, et dans une très-ancienne Église d'Aquila, les têtes des animaux symboliques sont placées sur des corps humains couverts des vêtements ordinaires dits apostoliques.

— Rem. Évangile prend un E majuscule quand il désigne la doctrine de Jésus-Christ; ou les livres qui la contiennent; et e minuscule quand il signifie un passage des Évangiles lu par le prêtre qui célèbre la messe. Le genre du mot Évangile a varié; Boileau l'a fait féminin :

L'Évangile au chrétien ne dit aucun lieu : Sois dévot; elle dit : Sois doux, simple, équitable.

— Encycl. I. ÉVANGILES CANONIQUES. Les Évangiles canoniques selon la tradition orthodoxe. La foi chrétienne a pour base l'Évangile, c'est-à-dire l'histoire de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ. Or, l'Évangile est gravé par A. Viviani dans la Pinacothèque de Venise, publiée par Zanotto.

Les évangélistes eux-mêmes ont été très-souvent représentés dans des fresques, des tableaux mobiles, des vitraux, des sculptures, des estampes, etc. Nous ne donnerons pas ici la description de ces ouvrages, qui n'offrent pas de nouvelles relations, mais des renouveau au point de vue iconographique. On trouvera, au nom de chacun des évangélistes, des renseignements sur la manière dont les artistes ont représenté, tant isolément, que groupés, ces quatre personnages de l'histoire sacrée.

ÉVANGÉLISTE (les de l'), groupe d'îlots rochers de l'Amérique méridionale, sur la côte occidentale de la Patagonie, par 52° 24' de lat. S. et 77° 27' de long. O. Le groupe se compose de quatre îlots principaux et de quelques rochers et îlots isolés, qui sont tous escarpés et stériles, et ne sont habités que par les veaux marins et les oiseaux de mer. L'un des îlots offre cependant une sorte de rade, et tout l'entour l'existe d'excellents ancrages. Ils ont une certaine importance pour les navigateurs, auxquels ils indiquent l'entrée occidentale du détroit de Magellan, située à peu de distance.

ÉVANGILE s. m. (é-va-n-jé-lé — lat. evangelium, gr. euaggelion, bonne nouvelle, mot formé de eu, bien, et aggelion, annoncer, dire). Nom donné, au début de son livre, à l'apôtre Pierre mentionne comme son disciple, dans la première épître qui porte son nom, et que plusieurs identifient d'ailleurs avec Marc, disciple de Paul, qui suivit cet apôtre à Rome et resta fidèlement auprès de lui pendant sa captivité. Suivant la tradition, l'Évangile de Marc avait été rédigé en grec, à Rome, à l'aide des renseignements que l'auteur avait recueillis de la bouche de saint Pierre; il avait été publié après la mort de l'apôtre, suivant les uns, de son vivant suivant les autres, soit avec son consentement tacite, soit même avec son autorisation expresse. Saint Jérôme va jusqu'à dire que l'Évangile de Marc est l'Évangile de Pierre lui-même. En admettant qu'il ait été écrit vers l'époque présumée de la mort des apôtres saint Pierre et saint Paul, on trouve, pour l'intervalle écoulé entre la mort du Christ et la composition de l'Évangile selon Marc, un intervalle d'environ trente ans.

L'auteur du troisième Évangile nous apprend lui-même, au début de son livre, qu'il a composé d'après les renseignements de ceux qui ont été, des origines, les témoins des faits et les ministres de la parole. « Suivant la tradition, cet auteur serait Luc, disciple et compagnon de Paul, que nous trouvons nommés dans plusieurs lettres de l'apôtre. D'après l'une de ces lettres, Luc aurait accompagné Paul jusqu'à Rome et aurait, ainsi que Marc, assisté pendant sa captivité. Suivant quelques auteurs, Luc, dans son Évangile, n'aurait fait que fixer par l'écriture l'Évangile oral de Paul, et on ne peut nier qu'il ne se trouve en effet dans le troisième Évangile, quant à l'esprit et même quant à la lettre, des points de ressemblance avec ce que nous possédons des écrits de l'apôtre. La tradition ne fournit, d'ailleurs, aucune donnée

une grande question de savoir quels sont les premiers ÉVANGÉLISTES. (Volt.)

— Fig. Code, loi sacrée, règle immuable : L'intérêt et les passions nous ont fait un ÉVANGILE nouveau que Jésus-Christ ne connaît plus. (Bossi) La religion des courtisans est toute, pour ainsi dire, sur le visage du maître; c'est la leur loi et leur ÉVANGILE. (Mass.) Diviser pour régner est l'ÉVANGILE des rois. (Colins.) Beaucoup de gens parlent sans croquer et espèrent en un ÉVANGILE social. (Froudh.)

— Loc. fam. Croire une chose comme l'Évangile, Y croire très-fortement. « Cela est vrai comme tout l'Évangile, Cela est tel, parole d'Évangile, Cela est tout à fait certain, Vous pouvez le croire; tout ce qu'il dit est mot d'ÉVANGILE. L'Évangile du jour, Chose dont tout le monde s'entretient.

— Liturg. Passage des Évangiles que le prêtre lit vers le commencement de la messe; moment de la messe où le prêtre lit ce passage : On lit l'ÉVANGILE à la gauche de l'autel. Plusieurs croient que celui qui arrive après l'ÉVANGILE a manqué la messe. « Premier Évangile, Celui que nous venons de désigner. « Second Évangile, Passage des Évangiles que l'on lit à la fin de la messe, et qui est presque toujours le commencement de l'Évangile de saint Jean. « Petit Évangile, Sorte d'amulette que les Grecs portaient autrefois sur eux et qui contenait des passages de l'Évangile. « Lire l'Évangile, donner l'Évangile à quelqu'un. Lui lire le commencement de l'Évangile de saint Jean, après lui avoir mis le bout d'une étoile sur la tête. (1230) de la même époque, et une grande croix en bois (n^o 1973) du xvi^e siècle, provenant d'ancienne chartrouse de Dijon, où les animaux symboliques sont représentés, Pacassi (De cultu sancti Joan. Bapt., p. 163) a publié une médaille de bronze qui porte sur l'une de ses faces les figures de l'homme et de l'aigle, avec les noms de saint Matthieu et de saint Jean, et, sur l'autre, le lion et le taureau, accompagnés des noms de Marc et de Luc. Chacun de ces deux groupes est séparé par une croix et la tête de chacun des animaux est surmontée d'une étoile.

Dans l'Église Saint-Etienne de Bologne, et dans une très-ancienne Église d'Aquila, les têtes des animaux symboliques sont placées sur des corps humains couverts des vêtements ordinaires dits apostoliques.

— Rem. Évangile prend un E majuscule quand il désigne la doctrine de Jésus-Christ; ou les livres qui la contiennent; et e minuscule quand il signifie un passage des Évangiles lu par le prêtre qui célèbre la messe. Le genre du mot Évangile a varié; Boileau l'a fait féminin :

L'Évangile au chrétien ne dit aucun lieu : Sois dévot; elle dit : Sois doux, simple, équitable.

— Encycl. I. ÉVANGILES CANONIQUES. Les Évangiles canoniques selon la tradition orthodoxe. La foi chrétienne a pour base l'Évangile, c'est-à-dire l'histoire de la vie et de l'enseignement de Jésus-Christ. Or, l'Évangile est gravé par A. Viviani dans la Pinacothèque de Venise, publiée par Zanotto.

Les évangélistes eux-mêmes ont été très-souvent représentés dans des fresques, des tableaux mobiles, des vitraux, des sculptures, des estampes, etc. Nous ne donnerons pas ici la description de ces ouvrages, qui n'offrent pas de nouvelles relations, mais des renouveau au point de vue iconographique. On trouvera, au nom de chacun des évangélistes, des renseignements sur la manière dont les artistes ont représenté, tant isolément, que groupés, ces quatre personnages de l'histoire sacrée.

ÉVANGÉLISTE (les de l'), groupe d'îlots rochers de l'Amérique méridionale, sur la côte occidentale de la Patagonie, par 52° 24' de lat. S. et 77° 27' de long. O. Le groupe se compose de quatre îlots principaux et de quelques rochers et îlots isolés, qui sont tous escarpés et stériles, et ne sont habités que par les veaux marins et les oiseaux de mer. L'un des îlots offre cependant une sorte de rade, et tout l'entour l'existe d'excellents ancrages. Ils ont une certaine importance pour les navigateurs, auxquels ils indiquent l'entrée occidentale du détroit de Magellan, située à peu de distance.

ÉVANGILE s. m. (é-va-n-jé-lé — lat. evangelium, gr. euaggelion, bonne nouvelle, mot formé de eu, bien, et aggelion, annoncer, dire). Nom donné, au début de son livre, à l'apôtre Pierre mentionne comme son disciple, dans la première épître qui porte son nom, et que plusieurs identifient d'ailleurs avec Marc, disciple de Paul, qui suivit cet apôtre à Rome et resta fidèlement auprès de lui pendant sa captivité. Suivant la tradition, l'Évangile de Marc avait été rédigé en grec, à Rome, à l'aide des renseignements que l'auteur avait recueillis de la bouche de saint Pierre; il avait été publié après la mort de l'apôtre, suivant les uns, de son vivant suivant les autres, soit avec son consentement tacite, soit même avec son autorisation expresse. Saint Jérôme va jusqu'à dire que l'Évangile de Marc est l'Évangile de Pierre lui-même. En admettant qu'il ait été écrit vers l'époque présumée de la mort des apôtres saint Pierre et saint Paul, on trouve, pour l'intervalle écoulé entre la mort du Christ et la composition de l'Évangile selon Marc, un intervalle d'environ trente ans.

L'auteur du troisième Évangile nous apprend lui-même, au début de son livre, qu'il a composé d'après les renseignements de ceux qui ont été, des origines, les témoins des faits et les ministres de la parole. « Suivant la tradition, cet auteur serait Luc, disciple et compagnon de Paul, que nous trouvons nommés dans plusieurs lettres de l'apôtre. D'après l'une de ces lettres, Luc aurait accompagné Paul jusqu'à Rome et aurait, ainsi que Marc, assisté pendant sa captivité. Suivant quelques auteurs, Luc, dans son Évangile, n'aurait fait que fixer par l'écriture l'Évangile oral de Paul, et on ne peut nier qu'il ne se trouve en effet dans le troisième Évangile, quant à l'esprit et même quant à la lettre, des points de ressemblance avec ce que nous possédons des écrits de l'apôtre. La tradition ne fournit, d'ailleurs, aucune donnée

une grande question de savoir quels sont les premiers ÉVANGÉLISTES. (Volt.)